



**RÉMY MARION
ET ROBERT GESSAIN**

PRÉFACE DE VINCENT MUNIER

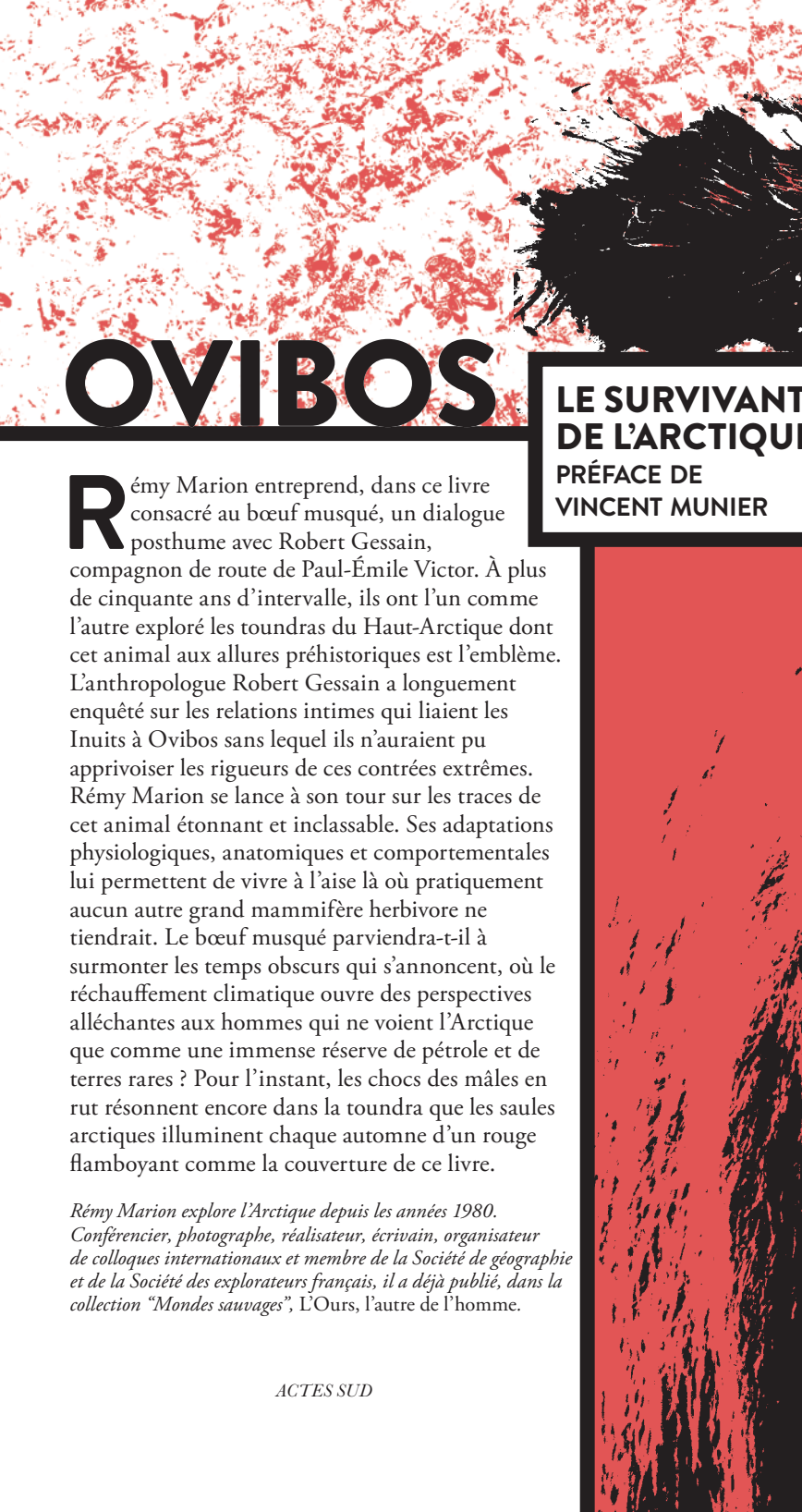
OVIPOS

LE SURVIVANT DE L'ARCTIQUE



Pour une nouvelle alliance

ACTES SUD



OVIPOS

LE SURVIVANT
DE L'ARCTIQUE

PRÉFACE DE
VINCENT MUNIER

Rémy Marion entreprend, dans ce livre consacré au bœuf musqué, un dialogue posthume avec Robert Gessain, compagnon de route de Paul-Émile Victor. À plus de cinquante ans d'intervalle, ils ont l'un comme l'autre exploré les toundras du Haut-Arctique dont cet animal aux allures préhistoriques est l'emblème. L'anthropologue Robert Gessain a longuement enquêté sur les relations intimes qui liaient les Inuits à Ovibos sans lequel ils n'auraient pu apprivoiser les rigueurs de ces contrées extrêmes. Rémy Marion se lance à son tour sur les traces de cet animal étonnant et inclassable. Ses adaptations physiologiques, anatomiques et comportementales lui permettent de vivre à l'aise là où pratiquement aucun autre grand mammifère herbivore ne tiendrait. Le bœuf musqué parviendra-t-il à surmonter les temps obscurs qui s'annoncent, où le réchauffement climatique ouvre des perspectives alléchantes aux hommes qui ne voient l'Arctique que comme une immense réserve de pétrole et de terres rares ? Pour l'instant, les chocs des mâles en rut résonnent encore dans la toundra que les saules arctiques illuminent chaque automne d'un rouge flamboyant comme la couverture de ce livre.

Rémy Marion explore l'Arctique depuis les années 1980. Conférencier, photographe, réalisateur, écrivain, organisateur de colloques internationaux et membre de la Société de géographie et de la Société des explorateurs français, il a déjà publié, dans la collection "Mondes sauvages", L'Ours, l'autre de l'homme.

“MONDES SAUVAGES” POUR UNE NOUVELLE ALLIANCE

La nation iroquoise avait l’habitude de demander, avant chaque palabre, qui, dans l’assemblée, allait parler au nom du loup.

En se réappropriant cette ancienne tradition, la collection “Mondes sauvages” souhaite offrir un lieu d’expression privilégié à tous ceux qui, aujourd’hui, mettent en place des stratégies originales pour être à l’écoute des êtres vivants. La biologie et l’éthologie du ^{xxi}^e siècle atteignent désormais un degré de précision suffisant pour distinguer les individus et les envisager avec leurs personnalités et leurs histoires de vie singulières. C’est une approche biographique du vivant. En allant à la rencontre des animaux sur leurs territoires, ces auteurs partent en “mission diplomatique” au cœur du monde sauvage.

Ils deviennent, au fil de leurs expériences et de leurs aventures, les meilleurs interprètes de tous ces peuples qui n’ont pas la parole mais avec lesquels nous faisons *monde commun*. Parce que nous partageons avec eux les mêmes territoires et la même histoire, parce que notre survie en tant qu’espèce dépend de la leur, la question de la cohabitation et du vivre-ensemble devient centrale. Il nous faut créer les conditions d’un dialogue à nouveaux frais avec tous les êtres vivants, les conditions d’une *nouvelle alliance*.

OVIBOS, LE SURVIVANT DE L'ARCTIQUE

Série dirigée par Stéphane Durand

© ACTES SUD, 2020
ISBN **978-2-330-13260-6**

**RÉMY MARION
ET ROBERT GESSAIN**

OVIBOS, LE SURVIVANT DE L'ARCTIQUE

préface de Vincent Munier



Pour une nouvelle alliance

ACTES SUD

*Je dédie ce livre à mes deux petits-fils Vadim
et Solal, pour qu'ils puissent découvrir un jour
Ovibos dans son milieu naturel.*

PRÉFACE

Il existe des bêtes qui vous transportent plus que d'autres, qui vous hantent. Comme si elles exerçaient sur vous un envoûtement permanent. Le bœuf musqué, ou plutôt Ovibos, ou mieux encore Omingmak (mot inuit qui désigne "l'animal dont la fourrure est comme une barbe", tellement plus poétique), en fait partie.

Cet animal m'a amené à faire mes premières expéditions en solitaire dans le Haut-Arctique canadien. C'était en terre de Banks, dans les Territoires du Nord-Ouest. On m'avait annoncé 112 humains rassemblés dans un unique village au sud, et le reste de cette île gigantesque pour les 50 000 ovibos. Providentiel !

Tout comme le yack sauvage (qui, lui, m'a emmené vers les hauts plateaux tibétains), l'ovibos présente ce paradoxe d'être primitif et moderne à la fois. Il nous invite à un voyage dans le passé de plusieurs centaines de milliers d'années. Et, dans le même temps, il nous rappelle que, en cette période de transformation, de mutation terrifiante, nous avons cruellement besoin d'équilibre, de durabilité et de stabilité. Il réveille en nous une part humaine vitale. Face à la bête primitive, chacun d'entre nous, sans exception, ressent de puissantes vibrations qui nous pénètrent par tous les sens, par tous les pores comme une reconnexion à nos origines paléolithiques, à une certaine unicité du monde des vivants. Primordial !



Le récit d'une expédition en 2009 dans la toundra norvégienne, dans l'intimité de fabuleuses créatures : les bœufs musqués. Une quête au fil des jours, un carnet de voyage dans les pas de Vincent Munier : "Je suis venu les observer en plein hiver, car c'est au cœur des conditions les plus extrêmes qu'ils expriment leur grandeur..."

https://www.youtube.com/watch?v=l1Hy8_LFi3A

Cet animal minéral, ce patriarche, symbole de la toundra glacée, qui a échappé au génocide qu'a subi son "cousin", le bison des plaines, reste malgré les apparences extrêmement fragile. Et il serait dramatique de voir son nom rejoindre ceux des aurochs, rhinocéros laineux, mammouths et ours des cavernes disparus...

Ovibos, la grande aventure des hommes et des bœufs musqués de Robert Gessain a été, longtemps, le livre de chevet des amoureux du Grand Nord. Quel bonheur ici de revivre ses récits !

Rémy Marion, Robert Gessain : deux générations, deux arpenteurs des pôles. Fins connaisseurs. Un précieux travail de monographie sur Omingmak, un voyage merveilleux dans le tréfonds de l'histoire du vivant...

VINCENT MUNIER



INTRODUCTION

L'homme et le bœuf musqué marchent côte à côte depuis un demi-million d'années. Ce livre est le fruit de ma curiosité d'en savoir plus sur cette longue histoire. Je l'ai écrit pour m'instruire, j'y ai pris intérêt et plaisir. Lecteur, j'espère que tu y trouveras le même agrément.

ROBERT GESSAIN¹

Ma première émotion en relation avec l'Arctique fut une rencontre avec un missionnaire célèbre, le père Roger Buliard. Je devais avoir une dizaine d'années. Il était de passage à la paroisse Sainte-Catherine à Honfleur, l'église des marins-pêcheurs, et m'a dédié son livre *Inuk, au dos de la Terre*. Cet ouvrage autobiographique est une ode à la vie polaire, avec sa dureté, ses lumières, et décrit ses rencontres avec le peuple inuit^{*2}, avec lequel il n'est pas toujours tendre. Alors qu'il me le signait, je remarquai ses doigts coupés et me demandai ce qui avait bien pu lui arriver. J'appris plus tard que ses doigts avaient été coupés à la suite de gelures, de quoi me faire frissonner d'effroi...

Un autre événement marquant fut de voir à la télévision, en noir et blanc, le fameux film *Les Dents du diable* de Nicholas Ray, présenté à Cannes en 1960. Anthony Quinn y joue le rôle de l'Inuk qui sauve le policier qui le poursuit, interprété par Peter O'Toole. Ce film n'est pas très bon, à mon avis, mais il a marqué l'esprit de l'enfant que j'étais alors. Certaines scènes ont rempli mon imaginaire, au point que les trappeurs et la banquise envahissaient ma chambre. Quelle ne fut pas ma surprise quand, bien des années plus tard, je me suis aperçu que le White Whale Lodge tenu par mes amis Dwight Allen et Louise Foubert au bord du fleuve Churchill (Canada), et où j'ai passé des séjours d'observation d'ours polaires mémorables, n'était autre que le décor du film de Nicholas Ray. J'y organisai en

1997 le tournage du film *Hasards ou coïncidences* de Claude Lelouch. Un titre qui me va bien.

Je parcours l'Arctique depuis trois décennies ; tous les prétextes sont bons, tous les moyens aussi (vieux gréement, motoneige, traîneau à chiens, hélicoptère, hydravion, bateaux de croisière...). Je me suis beaucoup intéressé aux ours polaires et bruns, mais une autre espèce m'a toujours intrigué, moins connue, moins charismatique et encore moins médiatique : le bœuf musqué, dont le nom scientifique est *Ovibos moschatus*. J'ai croisé sa trace et pu l'observer sur une grande partie de son territoire, de l'île d'Ellesmere aux montagnes du Dovrefjell en Norvège, du fjord Scoresby sur la côte est du Groenland à la baie d'Ungava au Labrador. Au retour de mes observations, c'est toujours dans le livre de Robert Gessain que je me suis replongé, *Ovibos, la grande aventure des bœufs musqués et des hommes*, publié en 1981. Cet ouvrage de référence sur les relations entre les hommes et cette espèce va plus loin qu'une étude anthropologique grâce à une écriture alerte et précise, et à de nombreux témoignages d'observations de première main.

Robert Gessain nous a quittés le 8 avril 1986, je ne l'ai malheureusement jamais croisé. Ce compagnon et ami de Paul-Émile Victor a étudié la population des Inuits du district d'Ammassalik, dans le Sud-Est du Groenland, et a dirigé le musée de l'Homme, au Trocadéro, de 1968 à 1972. Médecin et anthropologue, il a aussi bien étudié les groupes sanguins et la généalogie que le mode de vie des Inuits, pour en brosser un portrait humaniste et précis. Embarqué en 1934 à bord du *Pourquoi Pas ?* du commandant Charcot pour une expédition ethnologique, avec Paul-Émile Victor, Michel Pérez et Fred Matter, le jeune Robert Gessain découvrit ses premiers bœufs musqués en abordant la côte est du Groenland. Commence alors sa quête de cette espèce à laquelle il consacrera ce livre.

En 2009, lors d'une croisière sur la côte est du Groenland en compagnie de Monique Gessain, son épouse, et de leur fils Antoine, je leur ai fait part de mon envie de rééditer cet ouvrage. Après dix ans, quelques autres livres et de nombreuses rencontres avec l'ovibos, j'ai pu reprendre une partie du texte de Robert Gessain en l'associant avec mes observations et des données scientifiques récentes. De plus, grâce aux archives conservées par Antoine Gessain, nous avons pu insérer quelques illustrations originales et un courrier très intéressant de son ami Théodore Monod, montrant, s'il en était besoin, l'importance du travail de Robert Gessain. Ce livre est donc devenu un dialogue posthume entre Robert Gessain et moi-même, entre ses recherches en anthropologie et mes observations, entre des données actuelles et les recherches passées. Il a fallu faire des choix, remettre à jour, corriger parfois, pour construire un ouvrage apte à entraîner le plus grand nombre, spécialistes ou simples passionnés de la faune polaire, sur la piste d'Ovibos.

Voici donc un hommage à cette espèce méconnue, véritable repère vivant dans l'espace et dans le temps. Ovibos marque de son empreinte si caractéristique les contours de l'Arctique, comme il balise son histoire.

CHAPITRE 1

OVIBOS, QUI ES-TU ?

*Dans la paix de la fin du jour, dans le calme
d'une soirée d'été, le monde se dépouille de ses
catégories, du poids de son avenir, et reste seu-
lement suspendu au rythme de son désir.*

BARRY LOPEZ¹

Premières descriptions

Dans le paysage de la toundra*, en été comme en hiver, le bœuf musqué est comme un bloc erratique déposé par un glacier : il se distingue de loin, il tranche sur la monotonie du paysage. Une masse rectangulaire qui se découpe sur la crête, marchant d'un pas lent. Une masse couchée ruminant calmement aux côtés de ses congénères. Comme la roche, il est un jalon de l'éternité dans l'immensité, une borne mouvante dans un paysage figé. Ovibos a suivi le retrait des calottes glaciaires, toujours plus au nord. Il était là bien avant les hommes. Les premiers à l'avoir côtoyé et chassé, il y a 400 000 ans, devaient avoir leurs mots pour le décrire. Les premiers habitants de l'Arctique, qui l'ont poursuivi sur des milliers de kilomètres, se sont transmis des récits à son sujet, des légendes et des poèmes pour le raconter. Ce sont les textes de Robert Gessain, extraits de son livre *Ovibos*, qui parleront de cette épopée millénaire au chapitre 5 (p. 84). Commençons par les premières descriptions des Occidentaux, pour planter le sujet dans son décor et mieux saisir Ovibos dans son originalité.

Étonnamment, Jens Munk, premier navigateur occidental à hiverner dans l'embouchure du fleuve Churchill en 1619 et à en revenir, ne le mentionne pas, alors qu'il parle des rennes. L'espèce apparaît pour la première fois dans une relation de voyage en 1689. Henry Kelsey l'aperçoit au nord de l'estuaire du fleuve Churchill, connu à l'époque sous le nom de "fleuve

des Danois”, sur la côte ouest de la baie d’Hudson : “Aperçu deux buffles [...], bêtes mal bâties, leur corps étant plus gros que celui d’un bœuf [...] leurs cornes ne poussant pas comme celles des autres bêtes mais se joignant sur le front et descendant sur le côté de leur tête puis se tournant vers le haut jusqu’à ce que les pointes soient au niveau des racines. Leur fourrure a près d’un pied de long².”

Nous devons la première description précise de cette espèce à un Français : Nicolas Jérémie*, dit Lamontagne. Originaire de la région du lac Saint-Jean au Québec, il fit son premier voyage en baie d’Hudson en 1694, puis devint en 1709 gouverneur du fort Bourbon pour la Compagnie française des aventuriers, où il resta six ans. Ce fort, situé à l’embouchure du fleuve Nelson, est mentionné sur les cartes modernes sous l’appellation britannique de York Factory. C’est au retour de ses différents séjours au sud-ouest de la baie d’Hudson qu’il écrira un ouvrage de référence pour l’époque. Comme il le précise lui-même dans sa *Relation du détroit et de la baie d’Hudson* écrite en 1714 et publiée à Amsterdam en 1720 : “Je ne marque rien, qu’après l’avoir vu & examiné par moi-même : & afin de ne rien risquer sur le rapport d’autrui, je me suis transporté presque dans tous les lieux dont je parle.”

Contrairement aux naturalistes du Siècle des lumières qui décrivent dans leur cabinet les spécimens qu’ils reçoivent et à partir desquels ils doivent déduire, voire broder, Jérémie décrit par le menu cet animal intrigant qui aiguise sa curiosité. Sa description pose les bases de la connaissance d’Ovibos :

Entre la rivière Danoise et celle du Loup Marin, il y a une espèce de bœufs, que nous nommons bœufs musqués, à cause qu’ils sentent si fort le musc, que dans certaine saison de l’année il est impossible d’en manger. Ces animaux ont de très belle laine ; elle est plus longue que celle des moutons de Barbarie ; j’en

ai fait des bas qui étaient plus beaux que des bas de soie. Ces bœufs, quoique plus petits que les nôtres, ont cependant les cornes beaucoup plus grosses et plus longues ; leurs racines se joignent sur le haut de la tête, et descendent à côté des yeux presque aussi bas que la gueule. Ensuite le bout remonte en haut, qui forme comme un croissant. Il y en a de si grosses, que j'en ai vu, étant séparées du crâne, qui pesaient les deux ensemble soixante livres. Ils ont des jambes fort courtes, de manière que cette laine traîne toujours par terre lorsqu'ils marchent ; ce qui les rend si difformes que l'on a peine de loin à distinguer la tête. Il n'y a pas grand nombre de ces animaux, ce qui ferait que les Sauvages les auraient bientôt détruits, si on en faisait faire la chasse ; joint à ce que, comme ils ont les jambes très courtes, on les tue lorsqu'il y a bien de la neige, à coups de lance, sans qu'ils puissent fuir³.

En s'attardant sur cette description, on comprend que Nicolas Jérémie ne parle qu'en comptable, ne s'intéressant qu'aux parties utilisables de l'animal et à la façon de l'exploiter, tout en mettant en garde contre une population relativement limitée. Nous sommes loin d'une description naturaliste. Cinquante ans plus tard, c'est un salarié de la Compagnie de la baie d'Hudson, Samuel Hearne*, qui nous éclaire un peu plus sur l'espèce en apportant des informations sur son comportement et son cycle de vie. La Compagnie de la baie d'Hudson fut un maillon essentiel de la destruction de l'espèce de 1860 à 1917. Nous en reparlerons plus loin, car il est bon de se replonger dans l'histoire de cette compagnie commerciale mal connue et pourtant capitale dans la mise en place des grands équilibres économiques et politiques que nous connaissons encore (voir l'annexe [p. 236](#)). Les descriptions comportementales données par Samuel Hearne lors de son voyage vers le nord, en 1770, sont pleines d'enseignements.

Explorateur méconnu, Hearne sera pourtant le premier Occidental à voir le passage du Nord-Ouest, le 18 juillet 1771, à l'issue d'un troisième voyage à pied à travers les Barren Lands depuis le fort Prince-de-Galles, sur la rive nord de l'estuaire du fleuve Churchill. Officier de la Royal Navy, fin narrateur et observateur, il décrira par le menu, sur plusieurs pages, mœurs et habitudes, morphologie et habitats de l'ovibos, tout en mettant le doigt sur le cousinage avec les Caprinae. En voici un extrait : "Quoique ces animaux soient très pesants, ils gravissent les rochers avec beaucoup d'agilité et ont le pied aussi sûr qu'une chèvre ; comme elle aussi, ils mangent tout ce qu'ils trouvent. Ils sont très friands d'herbe ; mais dans l'hiver, lorsqu'elle est rare, ils se nourrissent de mousses, ainsi que des sommités des saules et des branches les plus tendres du pin⁴."

Une mauvaise dénomination

Ma première visite au petit village de Churchill, sur la côte ouest de la baie d'Hudson, a été, comme souvent dans la vie, le fruit du hasard ; je ne savais pas que j'y passerais plus de deux ans, en y revenant très régulièrement pendant vingt-trois années, et ce en toutes saisons. Ce sont bien évidemment les ours polaires qui m'ont attiré dans cette région, mais très vite l'histoire de ce lieu m'a intrigué, véritable carrefour de la saga canadienne où les noms de rues nous résument les personnages majeurs qui ont fait cette communauté : Kelsey, Hearne, Munk, La Vérendrye, Hudson, Radisson, James, Bernier, Franklin. Réunis dans ce panthéon urbain, à chaque intersection ces noms nous interpellent. Croisement de l'histoire, mais aussi des peuples et de la faune, où les Inuits du Nord côtoient les Crees et les Dénés, où l'ours polaire pourrait rencontrer un grizzly ou un ours noir, où le caribou croissait l'ovibos. C'est bien ici qu'a été faite la première

description du bœuf musqué par Nicolas Jérémie. C'est d'ici que Samuel Hearne est parti pour rejoindre l'océan Arctique – son nom est encore gravé dans la roche au pied du fort Prince-de-Galles. C'est Hearne qui sortit le drapeau blanc face aux trois navires de l'expédition commandée par Jean-François de Galaup, comte de Lapérouse. Lors de ses longues traversées avec son guide Matonabee, il eut bien des occasions d'observer des bœufs musqués. Il nous les raconte dans ses relations de voyage : "Je donnais à ce lac le nom de « Bœuf musqué », à cause du nombre de ces animaux qui paissaient sur ses bords. Les Indiens en tuèrent plusieurs ; mais les trouvant trop maigres, ils se contentèrent de prendre leurs peaux pour se faire des souliers⁵."

Depuis, l'espèce a disparu de la région ; parfois, un ossement ou une dent nous rappelle qu'ils étaient nombreux avant l'arrivée des armes à feu. Reviendront-ils naturellement ou faudra-t-il les réintroduire ? Il y a eu des projets. Les plus proches hardes de bœufs musqués ne sont pas si loin, au nord de Churchill près de la rivière Thelon, peut-être même que certains s'égarèrent plus au sud. La concurrence avec les caribous ne les a pas favorisés, mais malheureusement les caribous disparaissent eux aussi. Pour quelle(s) raison(s) ? Une chasse excessive ? J'aimerais retourner un jour à Churchill pour y observer des bœufs musqués paître en bordure de la baie de Lapérouse, comme ont pu les voir Nicolas Jérémie et les autres.

M. de Buffon, depuis son cabinet de travail de Montbard avec vue imprenable sur la vallée de la Brenne, était très loin des contrées où vivaient les espèces qu'il décrivait. C'est dans ce cabinet, sanctuaire de la connaissance naturaliste du XVIII^e siècle, que Jean-Jacques Rousseau s'agenouilla en franchissant le seuil. Mais Buffon va se fourvoyer dans la première édition des douze volumes consacrés aux quadrupèdes (1753-1767) de son *Histoire naturelle*. Il ne travaille que sur des notes

et des récits qu'il reçoit ou, dans le cas d'Ovibos, sur un crâne isolé ; impossible pour lui de comparer des spécimens. Il confond bœuf musqué et bison d'Amérique. Il n'est pas le seul à faire cette confusion, le naturaliste Thomas Pennant* fait de même et pour les mêmes raisons.

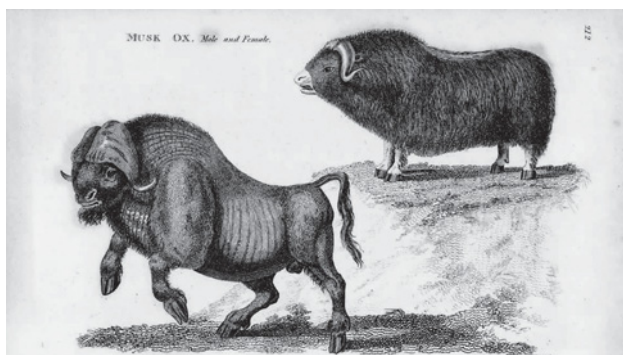
Dans la révision datée de 1782, Buffon corrige son erreur en distinguant le bison d'Amérique du bison musqué ou buffle musqué du Nord :

De même la race du bison a, en Amérique, une variété constante. Nous donnons la figure (pl. IV) d'une tête qui nous a été communiquée par un savant de l'université d'Édimbourg, M. Magwan, sous le nom de tête de Bœuf Musqué, et c'est en effet le même animal qui a été décrit par le P. Charlevoix*, tome III, page 132, et que nous avons cité page 142 de ce volume. On voit par la grandeur et la position des cornes de ce bœuf ou bison musqué, qu'il diffère par ce caractère du bison dont nous avons aussi donné la figure, dont les cornes sont très différentes.

Celui-ci a été trouvé à la latitude de 70 degrés près de la baie de Baffin. Sa laine est beaucoup plus longue et plus touffue que celle des bisons qui habitent des contrées plus tempérées, il est gros comme un bœuf d'Europe de moyenne taille ; le poil, ou plutôt la laine sous le cou et le ventre, descend jusqu'à terre : il se nourrit de mousse blanche ou de lichen comme le renne. Les deux cornes de ce bison musqué se réunissent à leur base, ou plutôt n'ont qu'une origine commune au sommet de la tête, qui est longue de deux pieds quatre pouces et demi, en la mesurant depuis le bout du nez jusqu'à ce point où les deux cornes sont jointes ; l'intervalle entre leur extrémité est de deux pieds cinq pouces et demi ; la tête est si large, que la distance du centre d'un œil à l'autre est d'un pied quatre pouces du pied français. Nous renvoyons, pour le reste de la description de cet animal, à celle qui

a été donnée par le P. Charlevoix, et que nous avons citée. M. Magwan nous a assuré que cette description de Charlevoix convenait parfaitement à cet animal⁶.

Dans les notes de son *Histoire naturelle*, à la page 152, Buffon rappelle que le zoologiste Pallas* signale la découverte de crânes de bœufs musqués sur les côtes de Sibérie, information intéressante car *Ovibos* avait déjà disparu d'Eurasie au XVIII^e siècle. La description de Charlevoix est en fait la reprise de celle de Jérémie. Il faudra attendre Zimmerman, en 1780, pour donner une identité propre à cette espèce par la création de *Bos moschatus*, traduction mot à mot de “bœuf musqué”, qui sera ensuite complétée en 1816 par Blainville en *Ovibos moschatus*, précisant par là le cousinage avec les ovins et son apparence de bovin. Actuellement, la nomenclature internationale retient *Ovibos moschatus* Zimmerman, 1780.



George Shaw, General Zoology, or Systematic Natural History, vol. II, part. 2, Mammalia, 1801.

Il faut s'interroger sur l'appellation même de “bœuf musqué”, traduite littéralement par *muskox* en anglais, *moskusokse* en norvégien, *myskoxe* en suédois et *Moschusochse* en allemand. Comme l'écrivait Vilhjálmur Stefánsson*, quand il prévoyait d'exploiter cette espèce de façon presque industrielle, “il va falloir commencer

par changer de nom, accoler *musqué* à bœuf n'est pas vendeur". Il voulait populariser Ovibos, de même que Robert Gessain qui écrit dans l'introduction de son livre : "Je l'appellerai, tout au long de ce livre, Ovibos, vocable bien sonnant qui dans sa brièveté le spécifie et que l'on peut prononcer comme celui d'un ami." Dans la langue des Inuits, il est appelé de façon très homogène de l'Alaska au Groenland, avec quelques variantes de translittération : d'*umingmak* (Nord de l'Alaska) à *umimmar* dans l'Est du Groenland, en passant par *uumiqmaq* au Nunavut. La racine de ce mot est *umik*, "barbe", et *mak*, "grand", le tout signifiant "le grand barbu", c'est tout de même plus flatteur que "bœuf musqué".



La première illustration d'après une observation de terrain est issue des relations de voyage de William Edward Parry (1821-1823). W. Westall, Un bœuf musqué sur l'île Melville, gravure, vers 1821, d'après le lieutenant Beechey.

Après Hearne, Parry et quelques autres, la description de l'aspect physique de l'animal est presque complète, il faut la remanier avec les mots d'aujourd'hui pour pouvoir visualiser l'animal avec précision. Ce que l'on remarque en premier, c'est l'importance de la couverture de laine qui recouvre presque entièrement l'animal. Cette fourrure est composée de deux types de poils. Au contact de la peau, le poil de bourre, de couleur claire, fin et doux

comme du duvet d'oie, d'une longueur de 5 à 7 centimètres, qui lui garantit une protection thermique efficace. Par-dessus, comme une grande pelisse, les poils de jarre sombres et longs assurent la protection face au vent, au blizzard, à la neige. Sous la gorge, ces poils mesurent plus de 60 centimètres, et plus de 45 centimètres sous le ventre. Les poils des vieux mâles balaient la toundra, ajoutant à leur corpulence massive une cuirasse digne d'un cheval caparaçonné pour les tournois. Au milieu du dos, une zone légèrement jaunâtre, la selle, laisse apparaître le poil de bourre. Il semble que cette zone moins protégée puisse servir d'échangeur durant les périodes chaudes de l'été, en dispersant un excédent de calories. À la base de l'encolure, une bosse très proéminente chez les mâles est constituée des muscles qui supportent le cou et la tête massive. Une crinière est également bien marquée chez les mâles adultes. Les poils couvrent entièrement la face, jusqu'aux lèvres et au bord des narines.

À noter, le rarissime, l'exceptionnel ovibos albinos : dans un univers blanc de neige, quel paradoxe d'imaginer ce caprice de la nature aboutissant à distinguer un individu de tous les autres en le privant de couleur... Une femelle est observée en 1847, puis plus rien. Une femelle, plutôt couleur isabelle qu'albinos vu la description qui en est faite, est signalée en 1971 dans les Territoires du Nord-Ouest, et en 2006 un mâle très blanc est photographié depuis un hélicoptère sur l'île d'Ellesmere.

Au début de l'été, les bœufs musqués muent et perdent leur poil de bourre qui leur tient si chaud. Ils ont une drôle d'allure à cette période, un peu comme de vieux tapis défraîchis. La totalité de cette mue pèse 2,5 kilogrammes. Cette laine est appelée *qiviut*, nous en reparlerons plus loin pour évoquer son utilisation. Des touffes de laine s'accrochent à tous les buissons, Ovibos se roule dans la toundra pour accélérer le processus. Des oiseaux, comme le bruant des neiges ou le bruant lapon, en profitent pour constituer des nids douillets et chauds, les lemmings en feront des édredons pour mieux passer l'hiver.

Le randonneur ne peut s'empêcher d'en mettre une touffe dans sa poche. Il retrouvera ces boules de laine quelques semaines ou mois plus tard, en se rappelant avec émotion ces instants passés sur les traces du bœuf musqué.

Dans l'air pur et sec de l'Arctique, il est toujours difficile de se faire une idée des distances et des proportions. Combien de fois avons-nous été trompés, en kayak, en zodiac ou à pied, sur la distance qui nous sépare du front d'un glacier ou sur la hauteur d'un iceberg ! Alors, de là à estimer la taille d'un bœuf musqué sans échelle, sans repère... Par contre, une grande différence de taille est notable entre mâles et femelles adultes. Le mâle est assurément plus massif. Un mâle adulte arrive à la poitrine d'un homme, soit environ 1,35 mètre, une femelle est plutôt aux alentours de 1,20 mètre. Nous sommes loin de la taille d'un bison d'Amérique, qui mesure jusqu'à 2 mètres. Un mâle adulte peut peser jusqu'à 400 kilos pour une moyenne de 275 kilos, les femelles pèsent en moyenne 190 kilos. Cependant, il faut faire des distinctions biogéographiques, les bœufs musqués du Haut-Arctique – une zone moins riche en nourriture, comme l'île d'Ellesmere – sont moins hauts sur pattes que leurs congénères qui s'égaillent dans les zones arbustives du Groenland ou du Labrador.



*Introduits dans le Nord du Labrador, les bœufs
musqués occupent les vallées humides.
<https://vimeo.com/380476149>*

Ma première rencontre

Ma première observation de l'espèce date de juillet 1998. Nous avons organisé avec quelques amis une expédition dans le Nord de l'île d'Ellesmere, au

bord du lac Hazen et dans le fjord Tanquary. Tandis que la planète entière attendait fébrilement que vingt-deux garçons en bonne santé envoient une balle dans un filet, nous étions très loin de tout cela, au sens propre comme au figuré, un peu comme sur une autre planète. Il est vrai que les paysages des îles de l'Extrême-Nord canadien offrent des sensations uniques. Non loin de là, sur l'île Devon, ont été testés des équipements pour partir sur la planète Mars, cela donne une idée de l'environnement... La toundra est souvent constituée de petites buttes, résultant de l'action du gel et du dégel, qui rendent la progression difficile et fatigante en été, nos chevilles s'en souviennent.

Le but ultime de ce voyage de plus de quatre semaines était d'observer les loups blancs de l'Arctique. Ceux que David Mech et Jim Brandenburg avaient immortalisés durant de longues périodes d'observation dans les années 1970 et 1980 – leurs livres sont à l'origine de nombreuses vocations de naturalistes et de photographes animaliers. Organiser ce genre d'expédition demande une sérieuse préparation : prévoir la nourriture pour dix personnes pour cette longue période, se faire déposer en avion tout-terrain, un Twin Otter, depuis Resolute Bay, avec l'essence, les tentes et tout le matériel nécessaire à un séjour en autonomie complète à 800 kilomètres du pôle Nord. La préparation du voyage m'avait permis d'imaginer les déplacements des bœufs musqués vers les fronts de glacier, mais encore fallait-il les approcher.

Nous avons aperçu nos premiers bœufs musqués de très loin au pied d'un glacier, mais rien de significatif. Il faisait chaud cet été-là, Ovibos cherchait la fraîcheur de la glace. Les torrents étaient au plus haut et nous barraient la route dans certains endroits. Lors d'une randonnée dans le fjord Tanquary, nous avons croisé le regard d'Ovibos pour la première fois. Nous marchions dans un sillon creusé par le passage répété des bœufs musqués, à flanc de coteau. Au loin, une masse grise : sur le même chemin que nous, dans notre direction, un grand mâle